

PORTRAIT

# Passeur de l'autre rive

Par Annette Lévy-Willard(<https://www.liberation.fr/auteur/10147-annette-levy-willard>) — 19 mars 2008 à 02:45

Même à Paris les distances sont parfois infranchissables : Sari Nusseibeh, de passage dans la capitale pour la sortie de son beau livre autobiographique *Il était un pays*. Une vie en Palestine, n'a pas rejoint ses vieux amis du camp de la paix, Amos Oz, A. B. Yehoshua, David Grossman et toute la nouvelle génération d'écrivains israéliens qui sont, jusqu'à ce soir, les invités du passionnant Salon du livre. Le plus célèbre homme de dialogue pour la paix entre Juifs et Palestiniens n'est donc pas invité à ce Salon consacré à la littérature israélienne. Ce qui ne l'affecte pas. Certes, Sari Nusseibeh habite Jérusalem, vit «techniquement» en Israël depuis 1967, mais il n'écrit pas en hébreu - ses langues sont l'arabe et l'anglais - et, d'ailleurs, il n'est pas citoyen israélien. Il n'est citoyen de nulle part, et c'est cela le problème. Lui voyage avec un vieux passeport jordanien et un laissez-passer israélien. Son frère a un passeport des Emirats arabes unis ; un autre frère, un passeport français ; un troisième, un passeport anglais ; une dernière soeur détient un passeport américain. Tous vivent à l'étranger, sauf lui.

Diplômé d'Oxford et de Harvard, gentleman élané, distingué et chic, à l'anglais très poétique, il ressemble à

En poursuivant votre navigation sur ce site, vous acceptez nos [CGU \(/www.liberation.fr/cgvu/\)](#) et l'utilisation de cookies afin de nous permettre de réaliser un meilleur service client. [OK](#)

Il n'importe que les séduisants intellectuels anglo-saxons si l'on ne remarque pas le chapelet de prières oriental dont il fait sans cesse glisser les perles entre ses doigts et aurait pu rester aux Etats-Unis, mener une carrière

[Pour en savoir plus et paramétrer les cookies...\(/www.liberation.fr/cgvu/#cookies-balises\)](#)

tranquille de philosophe brillant.



Mais l'histoire de la famille Nusseibeh, haute bourgeoisie musulmane, remonte à Mahomet. Et elle a hérité de la garde des clés du Saint-Sépulcre. Le père de Sari a été gouverneur de Jérusalem puis ambassadeur de Jordanie à Londres. En 1948, il a perdu une jambe au cours de la guerre contre Israël. La maison familiale à Jérusalem se trouve sur la frontière entre l'est et l'ouest de cette ville coupée en deux.

Le petit Sari passe son enfance à une centaine de mètres des Israéliens, séparé d'eux par le no man's land de la «ligne verte». Il ne sait pas qu'Amos Oz, son alter ego bâtisseur de la paix, vit juste de l'autre côté. Ce que Sari voit, ce sont d'étranges personnages : les juifs orthodoxes du quartier de Mea Shearim, en redingote noire avec leurs longues barbes et leurs chapeaux en fourrure, à une centaine de mètres. «Je n'avais jamais rencontré de Juifs, je ne connaissais d'eux que les images négatives que les Palestiniens ont depuis "la catastrophe". Alors ces gens en noir me faisaient peur. Je pensais que c'était des diables.»

En poursuivant votre navigation sur ce site, vous acceptez nos CGU (<http://www.liberation.fr/rgpd/>) et l'utilisation de cookies

Sari Nusseibeh part étudier la logique russe en Angleterre quand la Jérusalem arabe est encore jordanienne. Il rentre chez lui en vacances, en 1967, jeune hippie aux cheveux longs. La guerre des Six Jours a été remportée par les Israéliens. Ceux-ci ont pris Jérusalem, la frontière est tombée, la «ligne verte» n'existe

Pour en savoir plus et paramétrer les cookies... (<http://www.liberation.fr/rgpd/#/le-cookies-barres>)

plus.

## Abonnement IPTV 12 M 27€

Avec Code Promo "SMART30"

Profitez de Notre Code Promo "SMA  
obtenir 30% de Réduction sur Nos  
Abonnements  
smart-tv-ips.com

**OUVRIR**

Pour la première fois, il traverse le no man's land pour aller voir l'autre côté. «J'ai marché doucement, et je regardais en arrière pour imaginer comment eux m'avaient vu pendant toutes ces années. S'ils avaient aussi peur de moi. Ce jour-là était la première étape d'un voyage pour comprendre l'autre, l'ennemi. Et je n'ai pas terminé mon voyage. Je tente toujours de jeter des ponts, mais il y a un grand fossé entre nous. Il faudrait qu'on s'oblige à traverser ce no man's land qui nous divise pour faire la paix.»

Les ponts, depuis ce jour de 1967, il n'a cessé de tenter de les construire. Parce que le philosophe est un homme d'action : «Vous pouvez regarder l'histoire de loin, mais c'est rester en dehors de ce qui se passe. Pour moi, il faut avoir foi dans la capacité de l'être humain à améliorer la vie et à oeuvrer pour cela, ou alors vous laissez tomber et les choses vont empirer.»

La décision «la plus importante» de sa vie, c'est le jour de 1978 quand il dit à Lucy, sa femme anglaise, fille d'un célèbre professeur de philosophie d'Oxford, qu'il veut retourner à Jérusalem, lui promettant que «la vie en Palestine sera une fabuleuse aventure». Il va enseigner la philosophie mais aussi ouvrir un café-galerie d'art dans la vieille ville de Jerusalem, le Lemon Tree, où viendront discuter intellectuels juifs et arabes.

En poursuivant votre navigation sur ce site, vous acceptez l'utilisation de cookies à des fins de statistiques d'audience et de personnalisation de notre contenu afin de réaliser des statistiques d'audiences et vous proposer une navigation optimale, la possibilité de partager des contenus sur des réseaux sociaux ainsi que des services et offres adaptés à vos centres d'intérêts. [Pour en savoir plus et paramétrer les cookies...](http://www.liberation.fr/cgvu/#cookies-balises)



Il s'engouffre dans la politique. Toujours en essayant de mobiliser ensemble Israéliens et Palestiniens, ce qui lui vaut d'être exclu du syndicat des enseignants palestiniens des territoires occupés, qu'il avait pourtant fondé. Dialogue et engagement, l'ami de Yasser Arafat dirige un moment la Maison de l'Orient, antenne de l'OLP à Jérusalem, prône la résistance passive à l'occupation mais soutient la révolte de la première Intifada, en 1987. Il est l'interlocuteur privilégié pour les négociations secrètes entre Israéliens et Palestiniens, participe à l'élaboration des plans de paix successifs, ce qui ne l'empêche pas de passer trois mois en prison, en «détention administrative». Il n'en garde pas un mauvais souvenir. «Sans réunions et sans téléphone, j'ai pu écrire tranquillement un livre de logique, relire Guerre et paix et rédiger une longue lettre en arabe à mes enfants.»

Le philosophe devient président de l'université arabe de Jérusalem, Al-Qods, et ne se décourage pas, critiquant à la fois l'expansion des colonies israéliennes et la corruption de l'autorité palestinienne, dénonçant les attentats-suicides, souhaitant un Etat palestinien démilitarisé renonçant au retour des réfugiés.

En poursuivant votre navigation sur ce site, vous acceptez nos CGU (<http://www.liberation.fr/cgu/>) et l'utilisation de cookies

En 2003, avec Ami Ayalon, ancien chef du Shin Beth (la sécurité intérieure israélienne), il lance des propositions pour la paix : leur pétition, «La voix du peuple», est signée par des dizaines de milliers de Palestiniens et d'Israéliens. «C'est très facile. Il faut deux Etats, deux capitales à Jérusalem.» Et le logicien

Pour en savoir plus et paramétrer les cookies... (<http://www.liberation.fr/cgu/#cookies>)

explique : « Les problèmes sont des constructions mentales humaines. Vous pouvez créer un problème, vous pouvez donc résoudre un problème. En politique, ce qui semble de la réalité solide peut changer en un coup de baguette. Il faut juste que chacun ait envie de traverser vers l'autre rive. »

Le magicien n'est pas - encore - arrivé, constate Sari Nusseibeh ; c'est le temps de la destruction, mais un accord sera inévitable, et, pense-t-il, « le projet à la base du sionisme va s'effacer. Pour maintenir un îlot de sécurité, de démocratie et de valeurs morales dans un océan d'instabilité. »

Aujourd'hui davantage philosophe que politique, il a décidé que sa vie, si elle devait être intéressante et riche, ne devait pas se réduire au conflit israélo-palestinien. Ses deux fils aînés étudient à l'étranger, le benjamin est au lycée à Jérusalem. Alors Sari Nusseibeh prend le temps de se perdre dans les ruelles antiques de sa Jérusalem, « ville ouverte au monde où coexistent trois confessions ». L'homme de paix de Jérusalem - « le seul », dit de lui Avraham Burg, ancien président du Parlement israélien - a enfin écrit l'histoire de sa vie, qui se confond avec celle de la Palestine.

Photo Manuel Lagos Cid

Sari Nusseibeh en 6 dates 12 février 1949. Naissance à Damas 1966. Etudes à Oxford 1967. Guerre des Six jours 1978. Doctorat à Harvard. Retourne à Jérusalem 2003. Appel pour la paix avec Ami Ayalon Mars 2008. Parution française d'Il était un pays. Une vie en Palestine, avec Anthony David (Lattès)

[Annette Lévy-Willard \(https://www.liberation.fr/auteur/10147-annette-levy-willard\)](https://www.liberation.fr/auteur/10147-annette-levy-willard)

En poursuivant votre navigation sur ce site, vous acceptez nos [CGU\(//www.liberation.fr/cgvu/\)](https://www.liberation.fr/cgvu/) et l'utilisation de cookies afin de réaliser des statistiques d'audiences et vous proposer une navigation optimale, la possibilité de partager des contenus sur des réseaux sociaux ainsi que des services et offres adaptés à vos centres d'intérêts.

OK

[Pour en savoir plus et paramétrer les cookies...\(//www.liberation.fr/cgvu/#cookies-balises\)](https://www.liberation.fr/cgvu/#cookies-balises)